

Lignes MURAKAMI Ryû



Éditions
Philippe Picquier



Murakami Ryû, une fois de plus, passe au scanner la société japonaise. C'est « La ronde » version trash.

Christophe Mercier,
Le Point

Il s'est fait chroniqueur attentif à la décadence d'un certain Japon, économiquement triomphant mais spirituellement vide, miné par la tristesse.

François Kasbi,
Le Figaro littéraire

Comment ça s'écrit
Par Mathieu Lindon

Les réseaux sauvages

MURAKAMI RYÛ
Lignes
Traduit du japonais par Sylvain Cardonnel.
Picquier, 238pp., 120 F.

Explicitée ou non, un écrivain a toujours la volonté de dire son époque. Mais rares sont ceux qui l'ont aussi forte que Murakami Ryû. L'auteur japonais est né en 1952. Son premier roman, *Bleu presque transparent* (traduit chez Picquier), paraît en 1976 et se vend à un million d'exemplaires en six mois. Il y décrit les journées (et les nuits) d'une bande d'adolescents. Ce qui sera le cœur des livres alors à venir de Murakami Ryû, jusqu'à *Lignes* traduit aujourd'hui, est déjà présent : le sexe, la drogue, la violence, la froideur et la solitude. Le caractère autobiographique de *Bleu presque transparent* est évident, et l'auteur termine le livre par une « Lettre à Lili », l'un des personnages du roman, qui s'achève elle-même ainsi : « Et surtout, ne va pas penser que j'ai écrit ça simplement parce que j'ai écrit ce roman. Je reste celui que j'étais alors, vraiment. » Cette dédication va nourrir son travail.

Amateur de Bob Dylan, Murakami Ryû sait que « *The Times Are a Changing* ». Au-delà des questions littéraires, l'écrivain ne pourra jamais définitivement décrire son temps parce que ce temps est en perpétuel mouvement, ce n'est que rétrospectivement qu'on peut inventer des périodes où la stabilité aurait été totale. Le romancier se trouve perpétuellement face au paradoxe d'Achille et de la tortue : quand il a consacré un livre à rendre compte de son époque, cette époque a changé quand le livre est achevé. Et lui aussi, surtout, est transformé par cette écriture, ne serait-ce que socialement. L'écrivain de *Bleu presque transparent* n'est plus celui qu'il était avant d'écrire le roman, quand il faisait partie de la bande de jeunes qu'il décrit, à la fois parce qu'il a vieilli et que cette bande est de toute façon dissoute par l'âge, et parce qu'il est devenu un écrivain a magiquement transformé son oisiveté d'alors en consciencieuse enquête, son errance lamentable était en vérité la route la plus courte vers l'écriture.

Lignes est composé de vingt chapitres. À l'exception du dernier, intitulé « Les Autres », tous portent le nom d'un personnage qui n'y apparaît parfois que quelques lignes, juste avant la fin, mais permettra à la ronde romanesque de se perpétuer en croisant le chemin, au sens physique ou mental, du personnage suivant. Car il n'y a pas de véritable héros dans *Lignes*, à la rigueur Yûko qui apparaît à deux reprises et dont on a entendu parler avant de savoir son nom. Elle est dotée d'un étonnant pouvoir : c'est comme si « *devait se trouver, quelque part dans le corps de Yûko, une sorte de logiciel capable d'analyser les signaux électriques* », et que la jeune fille était capable de décrypter ce qui passe dans les câbles autour d'elle. Cette invraisemblance revendiquée renvoie pourtant de manière presque

grossière à un destin d'écrivain. « *En écrivant ce roman, je me suis senti dans la position de celui qui se voit confier le soin de traiter seul les ordures. Une dégénérescence terrible est en cours, et elle ne contient pas la moindre graine d'épanouissement. J'ai l'impression d'observer des organismes vivants en train de mourir lentement à l'intérieur d'une pièce aseptisée* », écrit Murakami Ryû en postface de *Miso Soup*. Si on prenait entièrement *Lignes* pour un texte sociologique, on se heurterait vite à une autre invraisemblance : relativement au nombre d'assassinats que contient le livre, la population japonaise devrait être en forte baisse. Très vite, le premier chapitre qui met en scène une prostituée sadomasochiste devient fleur bleue comparé à la suite. Un meurtre peut être décrit en détail, en phrases courtes et sèches, teintées de « *irréalité* » qui s'attache aux sentiments des assassins que Murakami Ryû veut analyser, à leurs sensations inexprimables. « *Et voilà, c'est ça, pensa Takayama. Ce visage. Un visage terrifié de femme et pas l'ombre d'une réaction autour de soi, alors qu'une chose épouvantable est en train de se produire : ça laissait une impression étrange* ». L'étrangeté, derrière la clarté apparente, est toujours ce qui domine chez Murakami Ryû, rien d'étonnant à ce que le point de vue narratif change à l'intérieur d'une phrase : il n'y a pas plus impénétrable que les émotions humaines.

Il faudrait que le romancier, comme Yûko, sache analyser les signaux, qu'il sache lire et écrire entre les lignes. « *J'ai l'impression d'être arrivé à Lignes en écrivant ces dernières années des romans ayant pour motifs des sujets négatifs tels que le bizutage à l'école, le meurtre, le désir de suicide, le body piercing ou la prostitution adolescente* », écrit Murakami Ryû dans sa postface (il adore en agrémente presque chacun de ses romans). « *Aujourd'hui, le documentaire ne suffit plus. [...] La littérature ne doit pas exercer d'hégémonie sur des gens dépourvus de mots. Elle ne doit pas non plus se satisfaire en se calquant sur cette vacuité. La littérature doit s'efforcer, par la force de l'imagination et la structure d'une histoire, de traduire les mots de ces gens-là.* »

Les marginaux de Murakami Ryû sont « *dépourvus de mots* » quand bien même ils en ont qu'il faut « *traduire* ». Le langage ne les libère de rien, ne les intègre à rien. Ils n'ont que des actes pour s'exprimer, d'où la violence de cet univers. « *Les êtres humains ont besoin des autres pour se prouver qu'ils existent* », avait dit l'homme qui habitait dans une niche de chien. Yûko se demanda ce qu'il faudrait en conclure si c'était exact. « *Pour moi, les autres n'existent pas* ». Ce sont les dernières phrases de *Lignes*. On se moque parfois d'une littérature qui viendrait juste témoigner. Chez Murakami Ryû, elle est plutôt là à titre de preuve : tout peut arriver, et même le fait que si souvent « *les autres n'existent pas* », que devenir personnages de roman est leur plus fort lien avec le monde réel.